



La fracture du myocarde

de Jacques Fansten

Fiche technique

France - 1990 - 1h40

Couleur

Réalisateur :

Jacques Fansten

Scénario :

Jacques Fansten

Musique :

Jean-Marie Sénia

Interprètes :

Sylvain Copans

(Martin)

Nicolas Parodi

(Jérôme)

Cécilia Rouaud

(Marianne)

Lucie Blossier

(Claire)

Dominique Lavanant

(La mère de Claire)

Jacques Bonaffé

(Pince à vélo)



Jérôme

Résumé

Depuis deux jours, Martin, 12 ans, est bizarre. Il fuit ses deux meilleurs amis, Antoine et Jérôme qui, inquiets, décident d'aller voir chez lui ce qui se passe. Ils trouvent Martin mangeant une pomme, assis sur le lit de sa mère, morte. Martin est seul au monde et terrorisé à l'idée d'être envoyé à l'Assistance publique. Heureusement, ses copains sont là...

Critique

La majorité des films traitant de l'enfance n'ont ni le désir ni les moyens d'échapper à une certaine superficialité. Les mômes sont dépeints trop souvent comme des animaux savants, alors qu'ils affichent pour de bon une «normalité» qui surprend encore. En réalité, ce qui caractérise l'enfant, c'est son inadaptation au monde créé par et pour les adultes. **La fracture du myocarde** lui donne la possibilité de prendre sa revanche : tout le film est vu par ses yeux, placé à sa hauteur. Dans cette histoire d'enfants, les adultes sont absents ou lointains. Quand par hasard ils s'appro-

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA
ABC

chent du premier plan, ils sont dépeints comme bornés ou un rien patauds. Leur relégation en seconde division rejaillit bien entendu sur le dialogue, savoureux sans être le moins du monde émaillé de ces mots soi-disant à la mode qui datent un film plus souvent qu'à son tour. Fansten n'a pas voulu créer une langue enfantine, qui n'aurait été que la projection de fantasmes adultes. Mais les enfants ne parlent pas pour autant des mêmes choses que leurs aînés ni dans les mêmes termes. Pas plus qu'ils ne parlent entre eux de la même manière qu'ils le font en présence de leurs parents. Sont ainsi brossés deux univers imperméables l'un à l'autre, presque entièrement étanches.

Mais si le film est réalisé à hauteur d'enfant, il n'en est pas moins conçu à hauteur d'homme : il n'y a pas dans **La fracture du myocarde** la moindre once de condescendance, mais au contraire une tendresse formidable comme on en rencontre rarement. Fansten, qui réalisa il y a quelques années un film sur la perte de nos illusions, à l'épreuve des faits après l'arrivée de la gauche au pouvoir (**États d'âme**), semble cette fois-ci faire preuve d'une foi indestructible en son prochain : il se fait le chantre de la solidarité comme choix moral et esthétique. Sa société enfantine est à l'opposé de celle qui prévaut dans **Sa Majesté des mouches** : elle est viable et chaleureuse.

Toute la réussite du film est justement d'avoir su trouver une ligne médiane entre rêve et réalité. Raconter cette histoire de façon terre à terre, style «fait-divers étonnant» aurait été inconvenant. Nous voulons, nous aussi, croire à l'utopie. Mais il est légitime de ne pas avoir complètement échappé au réel. Comment le film aurait-il pu se clore ? L'irruption du réel dans la séquence finale, à la DDASS, teinte notre jubilation d'un peu de tristesse et de beaucoup d'émotion (que celui qui sort l'œil sec m'écrive : je lui rembourserai sa place). Avec ce film, Fansten rejoint les

plus grands portraitistes de l'enfance : de Vigo (**La fracture du myocarde** partage la jubilation iconoclaste de **Zéro de conduite**) à Truffaut (qui, des **400 coups** à **L'argent de poche**, en passant par **L'enfant sauvage**, a beaucoup donné...) Mais le film n'a aucunement besoin d'être patronné par ces glorieux aînés : après avoir décrit nos **États d'âme**, Fansten a incontestablement atteint l'état de grâce...

Yves Allion

La Revue du Cinéma n°469.

La Fracture du myocarde est un film tonique sur un sujet triste, un film drôle et tendre sur le courage de vivre et un récit initiatique. Car le drame de Martin met soudain les enfants face à une vérité qu'ils ne faisaient que pressentir. La mort, bien sûr. Mais aussi la faiblesse des grands. Ils se doutaient bien qu'il n'y avait pas grand chose à attendre de ces adultes timorés et décevants. Ils s'en doutaient si bien qu'ils se lancent seuls dans la grande aventure du sauvetage de Martin. Mais quand tout foire, quand ils se décident à demander de l'aide aux parents, leurs doutes deviennent certitudes. Il paraît que c'est cela, devenir adulte...

A travers la description - drôle - d'un grand jeu, on assiste au choc - douloureux - de deux mondes. Celui de l'enfance contre celui des adultes. Celui du rêve contre la réalité. Mais où est le rêve et où est la réalité ? *Pincez-moi* la jolie chanson écrite par Jacques Fansten et Jean-Marie Senia, le dit bien : "*Comment savoir, comment savoir si c'est un rêve ou de la vie.*" Les rêveurs qui se battent pour qu'on n'envoie pas les orphelins loin de leurs amis, ne sont-ils pas plus réalistes que les réalistes qui baissent les bras et entérinent une réalité désolante ? "*Pince, pince, pincez ou pincez pas, Ya qu'dans les rêves qu'on ne rêve pas*"

Claude-Marie Tremois

Télérama n°2146

Au collège, Martin ne participe plus comme à l'accoutumée aux farces de ses camarades; intrigués, ceux-ci l'espionnent et découvrent la cause de cette mélancolie soudaine: il a le cadavre de sa mère sur les bras. Non qu'il soit coupable - elle est morte d'une fracture du myocarde, diagnostique le fils du médecin -, mais il doit camoufler le décès pour échapper à l'assistance publique. Touchés par son désarroi, ses amis vont jurer de ne rien dire et l'aider à enterrer la défunte, lui faire réciter ses leçons, le ravitailler... jusqu'à la découverte du cadavre par la police, et l'envoi de Martin à l'assistance publique.

A l'origine, **La Fracture du myocarde** était un téléfilm, mais, devant son succès dans divers festivals, les producteurs ont décidé de le sortir en salles. Le débat est toujours ouvert sur l'opportunité d'une telle démarche, qui donne au film une esthétique sans relief, aux couleurs anémiées. Mais, pour peu que l'on soit prêt à dépasser ce «péché originel», ce manque de confort visuel, le film de Jacques Fansten mérite d'être vu, au même titre que d'autres films d'auteurs.

Le réalisateur a trouvé le ton juste pour montrer ces lycéens à la fracture de l'enfance et de l'adolescence, qui ont des jeux de gamins et vivent leur première idylle. Ils sont encore innocents dans leurs rapports entre eux, et déjà roublards et cyniques avec les adultes qu'ils manipulent. La solidarité qui se crée autour de l'orphelin reflète l'espoir d'un monde parallèle et indépendant de celui des parents dont le héros, lui, est débarrassé. Cette volonté d'autonomie s'illustre dans la tentative d'établir de nouvelles règles sociales pour régir le groupe (protocole de la scène de l'enterrement). Mais l'utopie se heurte finalement à la machine administrative, qui semble emprisonner aussi bien les adultes (professeur homosexuel, assistante sociale) que les enfants (Martin).

Les thèmes abordés par Jacques Fansten relèvent d'une veine particulièrement féconde du cinéma français, qui

va du Truffaut de **L'Argent de poche** au Doillon du **Petit Criminel**. On peut cependant regretter que, au-delà de la justesse des dialogues et de la sensibilité indéniable de l'œuvre, le réalisateur n'ait pas davantage fouillé ses personnages. Ainsi le héros devient progressivement l'otage de ses amis, qui lui interdisent de se rendre; leur dévouement n'est donc pas exempt de cruauté, mais celle-ci est éludée. De même, le rapport morbide au cadavre est occulté, et n'est que l'enjeu d'une vaste partie de cache-cache avec le adultes; Rob Reiner avait su tirer de cette même confrontation un matériau beaucoup plus intéressant dans **Stand by Me**. Sans doute faut-il incriminer le support pour lequel tout téléfilm est conçu, et qui nécessite un produit très consensuel et neutre, plutôt que le réalisateur dont on attend avec impatience la prochaine œuvre cinématographique.

Thomas Bourguignon
Positif n°361 - Mars 1991

Propos du réalisateur

Pendant trois semaines, toute la vie du collège a été orientée par le film, les professeurs ont profité de cette expérience pour faire découvrir le cinéma à leurs élèves. Sur le plateau, j'ai aimé la simplicité et la lucidité plutôt caustique de ces gosses: on n'aurait pas pu leur faire un numéro. Ils vous donnent des leçons d'humilité!

Le Figaro - février 1991

Je peux signer devant huissier que je vais lire dans certaines critiques : «Ca fait télé...» La plupart des films passent très bien à la télévision sans qu'ils aient été faits dans cette optique. Je ne sais pas comment on verra la télévision dans dix ans. On aura peut-être des écrans énormes. Et je ne sais pas comment on verra le cinéma alors... Quand j'étais

gosse, j'habitais un quartier populaire, j'allais beaucoup au cinéma, je voyais des copies déchirées, abîmées, coupées, ce n'était pas le paradis sur terre qu'on me raconte. Et quand je vois la culture cinématographique qu'ont mes gosses, par la télé, par les cassettes, la façon dont ils sont capables de regarder une cassette en s'arrêtant et en revoyant une scène, c'est-à-dire de voir un film comme je lisais un livre, je me dis que, c'est vrai, ce n'est pas la même chose mais qu'ils ont un œil dix fois plus malin que celui qu'on avait.

Studio - mars 1991

Je ne sais pas si c'est dur de diriger des enfants. En tout cas, ce n'est pas pareil. Rien n'est jamais acquis. Il faut se renouveler tout le temps pour ne pas les ennuyer. J'ai essayé de ne pas les traiter comme des enfants. Nous avons eu des rapports de travail qui faisaient plus appel à leur intelligence. Et ils m'ont surpris... Plus ils travaillaient et meilleurs ils étaient. S'il y a une justesse de ton, elle est totalement fabriquée, rien ne leur a été volé.

L'Union - avril 1991

Le réalisateur

Né à Paris en 1946. Etudes à l'IDHEC (Institut des Hautes Etudes Cinématographiques). Assistant-réalisateur, essentiellement de Claude Chabrol, Jacques Fansten publie un livre sur Michel Simon, avant de passer à la réalisation de cinéma et de télévision où il sera toujours lui-même l'auteur de ses films. Films nettement engagés, surtout à ses débuts.

Filmographie

Fiction pour la télévision :

Je dors comme un bébé	1980
Nous te mari-e-rons	1981
Après tout ce qu'on a fait pour toi	1982
Dorothée, danseuse de corde	1983
Les lendemains qui chantent	1985
Le bord des larmes	1987
Le mouchoir de Joseph	1988

Courts-métrages pour le cinéma:

L'Avant-veille du Grand Soir	1968
Les voisins n'aiment pas la musique	1970

Longs métrages pour le cinéma:

Le petit Marcel	1976
Etats d'âme	1986
La fracture du myocarde	1990
Roulez jeunesse	1993
C'est pour la bonne cause	1997

Documents disponibles au France

Dossier Collège et Cinéma n° 49
Cahier du Cinéma n°439 - janvier 1991
Cahier du Cinéma n°441 - mars 1991
Saison cinématographique 1991